

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 19 Janvier 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Voici du nouveau. — La fin du monde est proche! — Ce n'est point par le choc d'une comète embrasée, ni par un second déluge que ce monde sublunaire verra se terminer sa carrière, mais bien par le froid! — Peu à peu le soleil prendra l'habitude de nous refuser ses rayons; les champs n'étaleront plus qu'une maigre et chétive verdure; des neiges éternelles se suspendront au flanc des collines; les rivières dormiront immobiles dans leur lit de glace, et l'hiver sans fin régnera seul dans la solitude et le silence. — Quel est le songeur apocalyptique qui a rêvé un tel cinquième acte, je ne sais, mais je l'ai lu dans un livre sérieux où il était question de la lune; on en rendait compte à l'Académie, et maintenant, pour les savants, il est avéré que notre satellite fut jadis comme notre globe, brillant de grâce et de jeunesse, paré de verdure et de fleurs, tandis qu'aujourd'hui, astre éteint et sans chaleur, il n'a plus d'autre mission que de venir pendant la nuit remplacer le soleil; — c'est là le sort qui nous est réservé. — A quel moment toutes

ces choses arriveront-elles? Le prophète de malheur ne nous le dit pas encore; nous sommes peut-être au commencement de la fin, à en juger par la température présente. C'est donc le cas de dire avec Désaugiers: *Egayons bien nos instants!* — Le conseil est peut-être inutile; jamais saison ne vit autant de bals et de soirées, autant d'annonces de concerts religieux ou profanes. Partout la musique trône en souveraine; le Grand-Théâtre est le temple où, plus qu'ailleurs on vient lui rendre ses hommages.

C'est encore l'opéra-comique qui a fait les frais de cette semaine, sauf deux soirées où M. Harvin, ténor de passage, s'est fait entendre dans *la Juive* et dans *Guillaume Tell*.

M. Harvin est un jeune homme qui a toutes les qualités de son âge, et déjà quelques-unes de celles que donnent l'expérience et l'étude. — Sa présence nous a été heureuse, surtout parce qu'elle nous a permis d'entendre et d'applaudir MM. Ismaël, Marthieu, Holtzem, Flachat, et MM^{mes} Rey-Balla, et Camille de Maësen.

M. Achard et M^{lle} Léontine de Maësen ont donc continué à supporter le fardeau du répertoire. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle vaillance heureuse ils se sont acquittés de cette lourde tâche. — *Le Songe d'une Nuit d'été* a été surtout inter-

prété avec une puissance et un charme difficiles à exprimer, et vraiment c'est merveilleux d'entendre la scène de l'ivresse du premier acte. Comme chanteurs et comme comédiens, M^{lle} L. de Maësen et M. Achard se valent; le plus bel éloge que l'on puisse faire d'eux, c'est de les comparer l'un à l'autre.

On nous annonce la prochaine représentation du *Pardon de Ploërmel*, la dernière œuvre de Meyerbeer. Encore quelques jours, et le public lyonnais sera admis à consacrer par son suffrage l'arrêt que le dilettantisme parisien a porté sur cet opéra-comique.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. Ménéhand. — *La dame de Monsoreau*.

Nous terminions samedi dernier notre compte-rendu en disant que si tous les admirateurs de M. Ménéhand se rendaient à l'appel qui leur était adressé, la salle serait comble. Ils y sont tous venus, et rarement artiste vit à son bénéfice assemblée plus nombreuse et mieux choisie.

Le public, dès l'abord, a été mis en belle humeur par un vaudeville exhilarant marqué au coin de la bonne école et qui est intitulé: *Si Pontoise le savait!* — En effet, que dirait cette humble sous-préfecture si elle voyait son hono-

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. SOLOMÉ.

Il y a quelque temps, *l'Entr'Acte* a publié une petite anecdote sur Bouffé et Solomé qui prouvait les capacités que ce dernier possédait comme régisseur général et metteur en scène.

Cette anecdote n'a dû surprendre aucun de mes compatriotes du même âge que moi, car M. Solomé a fait ses preuves dans notre ville au théâtre des Célestins, qu'il a régi avec tant de talent dans deux périodes diverses, l'une de 1809

à 1812, la seconde de 1816 à 1820.

Pour ceux des lecteurs de *l'Entr'Acte* qui n'ont pas connu M. Solomé, je vais essayer de donner une faible analyse des belles mises en scène qu'il a faites à Lyon et une esquisse à longs traits de sa vie artistique pendant ses deux séjours dans notre ville.

M. Solomé arriva à Lyon la première fois, en 1809, avec M. Ribier, d'heureuse mémoire, qui venait de quitter la direction des théâtres de Marseille pour celle du théâtre des Célestins, qui alors n'était pas réunie au Grand-Théâtre. M. Solomé était nommé régisseur général, metteur en scène, et était chargé de parler au public. A cette époque, le mélodrame régnait en maître, et il avait pour interprètes des artistes de talent, tels que MM. Vicherat, Veiss, Bocheresse, Placide, Belliard et Arban père qui existe encore aujourd'hui et jouit d'une bonne santé. Au commencement

du 19^{me} siècle, dis-je, le mélodrame avait fait disparaître le genre maussade des muguets de la capitale, car sauf Beaumarchais et Montvel, les auteurs du 18^{me} siècle n'avaient composé que de mauvaises pièces.

Beaucoup de ces pièces, que leurs auteurs vantaient avec force aux directeurs, voyaient une fois le feu de la rampe et ne reparaissaient plus. Les administrations en étaient pour leurs frais de mise en scène, et les pauvres artistes pour leurs frais de mémoire, puisque bien souvent ils s'échinaient à apprendre des rôles très-longs, très-difficiles, pour ne les débiter qu'une seule fois.

M. Ribier, qui avait été directeur, à Paris, du théâtre des Variétés, dans la Cité, en face du Palais-de-Justice (théâtre que la plupart de nos acteurs n'ont pas connu), puis du théâtre de la Gaité, et enfin des théâtres de Marseille, avait donc enga-

nable greffier se livrer à ces joyeusetés de costume et de langage que le carnaval autorise. Quel scandale, *Lon Dieu ! Heureusement*, au dénouement la morale est sauvée, puisque tout se termine par un mariage et par le retour d'un mari libertin auprès de sa femme. — Le parterre a été de cet avis car il n'a pas ménagé les bravos à MM. Berlingard et Lureau et à M^{mes} Bilhaut et Demonchy.

On connaît depuis longtemps à Lyon *le Mariage au Tambour*, mais ce qu'on n'y savait pas encore, c'est le charme indescriptible et la grâce nouvelle que peuvent prendre les trois actes de cette comédie avec leurs interprètes actuels.

Nous avons dit trop souvent ce que nous pensions de MM. Devaux, Lamy et Frank et de M^{mes} Lobry et Lamy, pour qu'il nous soit possible de reproduire à leur égard les mêmes éloges, mais avec eux quand on croit avoir tout loué on est tout étonné de trouver qu'on est resté au-dessous de la vérité. — Si nous devons l'an prochain être privés de l'un ou de l'autre de ces artistes ce sera une perte presque irréparable, et la tâche de leurs successeurs ne sera pas des plus faciles.

Voulez-vous réussir dans le monde, vous créer une position et commencer à filer votre cocon de millionnaire ? Faites-vous le plat valet de M. Mathieu, cet industriel enrichi, et de son neveu Hector, cet affreux petit gandin ; ménagez même Françoise, la domestique que vous a procurée M. Mathieu ; soyez aux petits soins pour la tante Gorju, et laissez-vous voler par son *fieu* Nicolas ; enfin manquez de parole à votre meilleur ami, sacrifiez votre sœur, et au besoin laissez M. Hector faire la cour à votre femme ! — C'est là le système de l'ami Poulet ; il prend des mitaines pour serrer plus moëlleusement la main à tous ceux

gé M. Solomé comme gérant des théâtres de Lyon lorsqu'il en prit la direction.

M. Ribier avait composé à Paris, en 1804, *le Pied de Mouton*, féerie en 5 actes et 16 tableaux, qui fut remonté à différentes époques à Lyon. Plus de mille représentations de cet ouvrage n'ont pu rassasier la curiosité de nos compatriotes. M. Martainville, l'auteur de ces scènes bouffonnes, auquel on doit aussi un grand nombre de pièces qui se jouent encore sur nos théâtres de province, s'était adjoint M. Ribier pour introduire dans cet ouvrage des jeux de mots dont plusieurs ont été reproduits dans la biographie de l'inimitable Notaire, créateur à Lyon du rôle de Nigaudinos, que j'ai publiée dans *l'Entr'Acte*.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

dont il espère quelque chose ; il se fait souple et rampant pour mendier une place ou solliciter un protecteur. Esprit faible, caractère indécis et chancelant, il ne relève la tête que quand son honneur est décidément en jeu ; mais alors il se montre aussi superbe qu'il a été humble, aussi dominateur qu'il a été esclave, et voyez le résultat : ce qu'il n'avait pu obtenir par servilité, il l'obtient de suite quand il rentre dans son rôle de chef de famille et de *Land-Lord*.

Cette comédie, qui terminait le spectacle, n'a peut-être pas, grâce à l'heure avancée, été appréciée comme elle aurait dû l'être. Cela est fâcheux, non-seulement pour la pièce, mais encore pour MM. Ménéhand, Duriez, Martin, Lureau, et pour M^{mes} Gravière, Anna et Michon, qui ont fait chacun de leur rôle un type à part extrêmement bien réussi.

Nous avons vu depuis quelque temps se produire aux Célestins une artiste qui, selon nous, n'a pas été assez remarquée, c'est M^{lle} Préher. On ne saurait être plus jeune et plus blonde qu'elle, plus candidement belle ou plus naïvement amoureuse. — M. Depay, lui aussi, ne doit pas être oublié ; sa création du rôle d'Hector n'est pas sans importance. A ce propos, j'aimerais donner la définition du mot *gandin*, telle que l'a trouvée un de mes amis ; il prétend qu'on doit dire *gandine* comme on dit *gandin*, et que ce n'est que l'abréviation de ce mot usité au siècle dernier : *gourgandin* et *gourgandine*.

Le diamant, le bijou, la perle de la soirée c'est un petit acte de M. Henri Murger intitulé : *Le Serment d'Horace*. J'aime ce monsieur qui, ne sachant que faire de sa journée, se donne pour occupation d'exécuter les divers engagements qu'un sieur Charvalut avait pris vis-à-vis de lui-même et notés de crainte d'oubli sur son agenda. L'échange d'un par-dessus à l'opéra a mis ce memorandum entre les mains d'Horace, et nous le voyons en train d'accomplir son serment. — Il demande la main de M^{me} de Santenis, brûle à ses pieds sa correspondance amoureuse ; s'il ne manque pas de respect à l'oncle Dubreuil, ce vieux négrier passé à l'état d'ouragan perpétuel et qu'exaspère la monotonie de la vie parisienne, ce n'est que partie remise et il n'en épouse pas moins la nièce. — Cette charmante comédie a été d'un bout à l'autre une ovation pour MM. Ménéhand, Martin, et pour M^{mes} Bilhaut et Langlois.

Depuis quinze jours, on rencontre dans nos rues une foule d'habitants des villes voisines que chaque jour nous déversent les convois de che-

mins de fer. Si les administrations de ces routes ferrées étaient justes elles devraient voter en séance publique des remerciements à la direction de nos théâtres pour avoir eu l'heureuse idée de monter *la Dame de Monsoreau*. En effet, c'est aux représentations de l'important ouvrage de l'auteur des *Trois Mousquetaires* que ces administrations sont redevables d'une augmentation assez forte dans leurs recettes.

Chaque jour la salle des Célestins à peine a contenir l'affluence de spectateurs qui, de bonne heure, assiègent ses portes pour assister aux incidents émouvants de ce drame et apporter le tribut de leur juste admiration à ses interprètes, notamment à MM. Lambert, Devaux, Dupré, Didos, Laty et à M^{mes} Ravier et Demonchy.

On annonce pour le bénéfice de M. Henri le *Masque de Fer*, drame en cinq actes ; un *gros mot*, vaudeville en un acte, et *les Amoureux de la bourgeoisie*, autre vaudeville. Quoique l'affiche ne fixe pas le jour de cette représentation, tout fait présumer qu'elle aura lieu vendredi 25 janvier.

CH. MAURIS.

CAUSERIE PARISIENNE.

Un chroniqueur en défaut. — Victorien Sardou et *les Femmes fortes*. M^{me} Fargueil, M^{lles} Jane Esler et Pierson, MM. Félix et Numa. — Le bois de Boulogne et ses patineurs.

Pêcheur repentant, je viens vous demander humblement pardon, chers lecteurs, d'avoir failli à mon devoir la semaine dernière. Une susceptibilité blessée et une petite querelle de journaliste à vaudevilliste en ont été seules cause. Pitié et miséricorde pour votre pauvre chroniqueur ! Je veux pour ma peine réparer le temps perdu.

Nous ne courons ni bals ni soirées, aujourd'hui, nous reviendrons, si vous le voulez bien, à un succès dont je vous ai déjà parlé, un succès qui a élu domicile au théâtre du Vaudeville : *Les Femmes fortes*, de Victorien Sardou, ont placé ce jeune auteur au premier rang de nos peintres de mœurs. Puisque chef-d'œuvre il y a, consacrons-lui quelques instants.

En deux mots voici le sujet :

M. Quentin, parti pour l'Amérique à la recherche d'un frère disparu depuis longtemps, veut le rejoindre pour partager un héritage. Il a confié l'éducation de ses deux filles à sa filleule, jeune orpheline de vingt-trois ans ; toutes habitent chez leur oncle Toupart, le mari d'un bas-bleu, d'une femme forte. Au lever du rideau, Genny, la plus jeune, ne rêve que liberté ; cour-

ses dans les bois, chevaux fougueux, chasses. Gabrielle est prise d'un tendre attachement pour un certain Monténégrin, le prince Lazarowitch, Monténégrin de Paris. Couvert de dettes, chassé par une troupe de créanciers, il compte sur la dot de sa femme pour réparer une fortune qu'il a follement dissipée; la prudente gouvernante a su jusqu'ici enchaîner Genny et congédier Lazarowitch au grand désespoir des deux jeunes filles.

Mais M. Quentin revient, tout infatué des mœurs américaines, des libertés américaines, ramenant une institutrice américaine, une autre femme forte, miss Deborah. Loin de lui les entraves des mœurs françaises! l'éducation mesquine de nos pensionnats! Il gronde sa filleule de sa prudence; il plaint ses filles de leur captivité. Du reste, lui aussi a son but; son frère est mort en Amérique, mais laissant un mauvais garnement qui a pris son vol à dix-sept ans et s'est enfui en Californie; il fait rechercher ce neveu mort aussi peut-être, mais enfin en toute occurrence il lui donnera, s'il se présente, une de ses filles en mariage, et la seconde moitié de l'héritage ne sortira pas de la maison.

Au second acte, Gabrielle et Genny sont devenues des femmes fortes. Gabrielle court les falaises de Beuzeval; Genny chasse tout le jour seule; Claire, la filleule de M. Quentin, est restée une faible femme, et, par conséquent, a tort aux yeux de toutes ces dames. Sur ces entrefaites, Quentin Jonathan, le neveu, arrive, muni d'un testament qui le rend unique héritier. Son oncle est ruiné. Jonathan est un véritable Américain, ne voyant que le côté positif de la vie, les dollars qu'on peut gagner, la plus ou moins bonne administration de la fabrique. Il veut renvoyer tout le monde parce que tout le monde dépense inutilement, parce tout le monde occupe de la place.

En vain M^{me} Toupart lui rappelle ses devoirs envers sa famille; en vain Genny et Gabrielle cherchent à réveiller en lui quelques sentiments de galanterie, quelque amour; en vain M^{me} Lahorie, l'intrépide voyageuse, lui fait sentir sa vigoureuse masculature et lui raconte sa captivité chez les sauvages; en vain Quentin et Toupart le menacent de procès et de chicane; Jonathan est inébranlable dans sa résolution. Tout le monde partira. C'est alors que Claire vient jouer son rôle; elle est aimable sans importunité; elle ne demande pas à rester, non, elle partira, mais elle sait faire regretter son départ; elle fait les paquets et Jonathan lui aide en maugréant; il veut la retenir, elle ne veut rester qu'avec toute la famille; Jonathan cède enfin en épou-

sant Claire. Parmi tout ce monde elle est la seule femme forte, car ce qui fait votre force, belles lectrices, ce n'est ni l'instruction virile, ni les discussions politiques, ce sont vos adorables caprices, votre bonté, votre délicatesse, que sais-je?

Madame Fargueil a rendu le rôle de Claire avec le plus rare talent; c'était une de nos premières comédiennes, mais dans cette nouvelle pièce, elle s'est montrée sans contredit inimitable; la scène de la malle, dix fois faite par elle et dix fois défaite par Jonathan, est ravissante de vérité, de grâce et de coquetterie. Jonathan doit s'estimer bien heureux d'avoir acquis une si bonne maîtresse de maison, mais les spectateurs doivent être bien plus heureux encore de la délicieuse soirée que M^{me} Fargueil leur fait passer.

Numa est rentré dans le rôle de Quentin, rôle qu'il interprète avec son talent habituel.

Félix est Yankée pur sang; rien ne l'étonne, rien ne l'émeut; il marchand son bonheur comme il marchanderait un esclave ou bien une exploitation.

Berthe Pierson est une jolie personne, toute blanche et rose, riieuse souvent, pensive quelquefois. L'autre jour, elle nous rendait triste dans *Toute Seule*, aujourd'hui elle nous fait songer dans son rôle de pensionnaire. Le Vaudeville pos éde le plus joli diamant de tous les diamants; s'il le met au grand jour, nous serons tous éblouis. A quand cet éblouissement?

M^{lle} Berthe Pierson sera bientôt la meilleure jeune première de nos théâtres; que la direction prenne garde de laisser échapper cet oiseau rare!

N'oublions pas M^{me} Guillemain, excellente duègne dont nous regrettons le prochain départ, et M^{lle} Jane-Esler, jolie touriste que l'on voudrait avoir pour compagnon de route. N'oublions pas non plus de remercier l'auteur pour son esprit, les directeurs pour l'avoir édité, le reste de la troupe pour avoir tiré bon parti des rôles les plus secondaires, le public pour avoir su applaudir une bonne pièce, votre chroniqueur, enfin, pour vous avoir conseillé d'aller l'entendre.

Trois mille patineurs s'élancent sur les lacs du Bois de Boulogne, fidèle à mon devoir, je cours les examiner; que de chutes j'aurai à vous raconter la semaine prochaine, à commencer par la mienne, peut-être l...

M. D'AMBLERIEUX.

Nous avons déjà souvent eu l'occasion de parler de l'institution des jeunes filles aveugles

et de la tâche toute de dévouement et d'abnégation à laquelle se sont vouées MM^{lles} Louise et Hélène Frachon, ses fondatrices.

Malgré les preuves évidentes des résultats obtenus dans leur instruction, beaucoup de personnes persistent à émettre des doutes que nous ne pouvons comprendre, surtout s'il leur a été donné comme à nous d'en avoir les plus éclatants témoignages. En effet, ces intéressantes élèves, ont, en notre présence, lu, écrit, compté, etc.; et n'étaient leurs paupières closes, nous aurions pu nous croire dans une maison d'éducation ordinaire. Bien plus, nous avons dicté bien bas une phrase à l'une des élèves qui l'a écrite, et une de ses petites compagnes l'a lue sans hésitation. Comment donc prouver mieux l'excellence de la méthode d'instruction de MM^{lles} Frachon.

Eh bien, tous ces résultats que l'on peut taxer à bon droit de prodigieux, tout le monde pourra s'en convaincre prochainement. Nous apprenons en effet, qu'une Séance-Concert s'organise au profit de l'Institution des jeunes aveugles. Ces pauvres petites mettront au grand jour les talents dont les ont douées leurs institutrices. De plus, quelques-unes d'entre elles exécuteront sur le piano différents brillants morceaux dans lesquels elles font preuve d'un talent remarquable.

Il est inutile de louer l'heureuse inspiration qu'ont eue MM^{lles} Frachon, en fondant cet établissement, dont l'utilité a été reconnue par des décisions ministérielles. Aussi sommes-nous certain que la population lyonnaise répondra avec empressement à l'appel qui va lui être fait, et qu'elle apportera son tribut à cette œuvre généreuse, dont le but est de procurer quelques adoucissements à des enfants aussi dignes d'intérêt, et dont la plupart appartenant à des familles pauvres sont entièrement à la charge de MM^{lles} Frachon.

F. BOILY.

P. S. — Nous apprenons à l'instant, que la Séance dont il s'agit, aura lieu le dimanche 24 février prochain, dans les salons de l'hôtel de Provence.

UNE LETTRE ANONYME.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

V. — LA LETTRE ANONYME

Une heure après, ils étaient dans l'atelier.

Tristan ouvrit son portefeuille, en tira une lettre, et la tendit à Kéno.

Voici ce qu'elle contenait:

« Monsieur,

» Je vous connais assez pour savoir que je

pourrais signer ma lettre sans danger, mais j'ignore si vous reconnaîtrez la main qui cherche la vôtre. A quoi dois-je attribuer votre implacable silence? Est-ce à ma fortune? Est-ce à la crainte d'un enfant ou à l'orgueil d'un maître?

» Si vous ne m'aimez pas, vous ne saurez jamais d'où vient cette lettre. Vous ne saurez jamais qu'elle âme aussi noble, aussi fière que la vôtre, a voulu se donner tout entière à vous.

» Si vous m'aimez, venez. Je vous attends et je vous aime.»

— Voilà une lettre singulière, dit Kéno... Et soupçonnes-tu quelqu'un?

— Oui.

— Qui?

— Madame Legrand.

Kéno regarda Tristan.

— Tu en es sûr? dit-il.

— Oui.

— Eh bien! Pourquoi n'es-tu pas chez elle?

— Parce que je puis me tromper.

Il se fit un silence.

— Si c'était une mystification?

— Une vengeance?

On ne se venge pas avec une lettre d'amour.

— Quelque femme d'humeur aventureuse et romanesque?

— Non.

— Un rébus à deviner?

— Non.

— Mais alors sur quoi fondes-tu tes soupçons?

— Sur rien.

Kéno fit quelques pas.

— Tristan?

— Mon ami?

— Donne-moi cette lettre pour allumer mon cigare?

— Non.

— Veux-tu que j'aille à l'instant chez madame Legrand?

— Non.

Tristan laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Ami, dit Kéno, j'ai quelquefois pensé que je serais bien malheureux si j'aimais une femme qui a quarante mille livres de rente... Tu dois souffrir?...

— Oui, je souffre.

— Et que vas-tu faire?

— La chercher.

— La chercher?

— Sans doute. Examine cette lettre. Tous les mots sont formés de caractères imprimés, découpés un à un sur une feuille de papier à lettre ordinaire, sans chiffre. Elle est fermée avec de la

cire rouge portant l'empreinte d'une pièce de dix sous à l'effigie de Napoléon, roi d'Italie.

Tous les mots qui composent l'adresse sont d'un seul morceau et pris à des sources différentes.

Regarde:

MONSIEUR CLAUDE TRISTAN.

PARIS.

rue Fontaine-Saint-Georges, 28.

Le cachet bleu, collé à l'angle droit de l'enveloppe, indique qu'elle n'a pas été mise à la poste à Paris. Le timbre a glissé, et je ne sais pas même d'où vient cette lettre.

— Et tu vas chercher?

— Oui.

Tristan alluma un cigare et s'étendit sur le divan plat qui occupait toute la largeur de l'atelier.

— Mon ami, continua Tristan, quand j'étais enfant, il y a un livre qui m'a passionné. C'était Robinson Crusoe. Ce livre m'a donné une grande idée de l'homme et de moi-même. Plus tard, j'ai lu les romans de Cooper. J'ai étudié ces sauvages qui cherchent la trace d'un ennemi dans une branche d'arbre cassée, dans la touffe d'herbe que son pied a foulée, dans l'air qu'il a respiré. Eh bien! ce qu'ils font dans leurs forêts vierges par l'immense développement des facultés physiques, je me suis dit qu'on pouvait le faire au milieu de Paris, armé de toutes les ressources de la civilisation. Dans quarante-huit heures, j'aurai peut-être la preuve mathématique que c'est elle qui m'a écrit cette lettre anonyme.

— Cela me paraît impossible, dit Kéno. Il est certain qu'elle a dû faire disparaître toutes les traces de son travail, et comme elle le dit, tu ne la découvriras pas. Quand as-tu reçu cette lettre?

— Hier au soir, à dix heures. En la lisant, je sentis comme une lueur chaude traverser mon cerveau. Il me semblait l'entendre parler. J'éprouvai alors une espèce de fatigue comparable à l'affaissement qui suit une grande commotion nerveuse. Je me mis au lit machinalement, après avoir placé sa lettre dans un livre, et je m'endormis d'un sommeil de plomb. Il était huit heures du matin quand je me réveillai. J'ouvris la fenêtre et je me plongeai la tête dans l'eau froide. Après m'être habillé, je pris la lettre dans le livre où je l'avais enfermée. Par un phénomène singulier, je me rappelais les expressions qu'elle contenait comme si elles s'étaient incrustées dans mon cerveau, et jusqu'au numéro de la page où le livre avait été ouvert.

— Tout ceci est aussi invraisemblable qu'une aventure de roman, dit Kéno absorbé

— Les romans ne sont pas dans les livres, répondit Tristan, ils sont dans la vie.

— As-tu déjà commencé tes recherches?

— Oui. J'ai été trouver un chiffonnier qui doit m'apporter demain soir à sept heures tous les papiers, si petits qu'ils soient, qu'il trouverait devant sa porte, où je l'ai conduit. Malgré toutes les précautions qu'elle a dû prendre, une rognure tombée à terre me suffira pour reconstruire un livre, comme Cuvier reconstruisait avec une dent les animaux antédiluviens.

Tristan se leva.

Nous ne dînerons pas ce soir ensemble. Je te retrouverai à sept heures, au divan Le Peletier. Nous irons à l'Opéra.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Plus nous avançons, plus les bals sont beaux. Le carnaval est court, mais notre population veut se dédommager de son peu de durée, en se pressant plus compacte encore que les années précédentes aux nuits féeriques du Palais de l'Alcazar, ce merveilleux établissement que l'Europe entière envie à notre cité.

Nous renonçons à décrire le magique coup-d'œil que présentait le bal de samedi dernier. Comment peindre en effet, l'animation de cette foule aux costumes variés, aux toilettes élégantes, dont la richesse était encore rehaussée par l'éclat des innombrables jets de gaz qui s'échappent de toutes parts? Comment exprimer l'entraînement produit par les nouvelles compositions de DANCRE, dont quelques envieux ont voulu contester le talent? DANCRE leur a répondu victorieusement par *Do-re-mi-fa-sol* et *Pas de Chance*, quadrilles dans lesquels il a montré une science et un art qu'il avait déjà révélés l'année dernière dans quelques compositions, et notamment dans *le Pierrot*, qui a été redemandé avec acclamation. Le public s'est rangé du côté de DANCRE, en applaudissant et bissant ses nouvelles partitions dansantes.

F. BILLY.

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.